

Certains l'aiment noire (ou: La Femme en Soi)

Mélikah Abdelmoumen

(À Charles Papasoff, bien amicalement.)

Eva is a woman... Or she strives to be a woman, typical of her time. Posture, tonalities, purpose, moods. She is posing, and she knows it. She will manage to keep her act together until she meets Yvan le Saxo, whose piercing-stare will see through her: "you are a monstrous product of misogyny... you are a two-dimensional spiral. You are at once the reflection of a celluloid dream and a reflection on it. You find yourself interesting because it is fashionable to be one thing and its annotation. Furthermore, this saves you from taking a stance"... To think that Eva thought she mastered the feminine schism! Yvan shall pay, with his eyes, his ungenerous gaze...

Ce matin-là, à son réveil, se dirigeant vers la cuisine pour s'y faire un café, Éva trébuche sur le corps du saxophoniste. Sur lui de tout son long s'étend. Rit, inconsciente! S'amuse un instant de cette «position» qui lui paraît très drôle. Cocasse, même. Jusqu'à ce que.

(I have this thing about saxophone players... especially tenor sax. I don't know what it is but they just curdle me, all they have to do is play eight bars of "Come To Me, My Melancholy Baby" and my spine turns to custard, I get goose pimply all over and I come to them. Every time.)

C'est lorsque, à plat ventre sur son corps inerte, elle pose ses lèvres sur celles, encore plus bombées que d'habitude, d'Yvan le Saxo, qu'elle commence à comprendre. Elle se redresse alors, se demandant pourquoi elle a tenu à poser sa bouche sur celle d'un mort. Car au fond, même en trébuchant, elle savait. Une partie d'elle jouait la scène hollywoodienne du réveil à côté du corps de l'aimé dont on ne sait pas encore qu'il est un cadavre. Et l'autre, forcément, se rappelait. Puisque.

Vultueux visage vidé de toute vie. Vacuité des cavités oculaires derrière les paupières affaissées. Timides spirales turriformes, discrètes et putrides, émanant de la si belle tête. Éva ne se souviendra que plus tard des yeux arrachés.

Musique, maestro. Flashback oblige. Lent fondu enchaîné, du visage perplexe de la jeune femme à une espèce de Pollock vivant dont les taches se précisent à mesure que se dénoue la mélodie d'un jazz cinématographique

et douteux, tout de volutes fumeuses et sales, tout imprégné de cliché, de clair-obscur ostentatoire et de mystère convenu. Finit par se dessiner le décor d'une soirée. Celle de la première rencontre d'Éva et du saxophoniste.

Cela s'est passé à l'immense appartement d'Yvan. Éva y avait été invitée à lire son dernier «fragment». Le public se composait d'hommes artistes de tout acabit, et de ces accessoires décoratifs qu'ils se plaisent à appeler, pensant faire plaisir ou dissimuler une vérité honteuse, «leurs muses». Éva était la seule femme à être conviée à cette soirée en tant que «grand homme», ou si vous préférez, en tant qu'«esprit viril» (ou si vous voulez encore, selon ce qu'on disait dans les recoins du grand salon du saxophoniste à l'insu d'Éva: de bas bleu. Il est des rapports qui ne changent point, malgré la prétendue course des siècles.)

Lorsque Éva était montée sur la petite estrade qui devait tenir lieu de scène, elle avait déclamé, théâtrale: «Cela s'appelle *Écervelée*. Bon. Je commence: Parfois mes chaînes me pèsent. Le plus souvent, je les oublie... Cela m'amuse de penser qu'elles sont si lourdes, si tendues, et que j'ai appris à vivre avec comme d'autres vivent sans. Pourquoi je les ai prises au départ? Je ne sais plus. Cela aussi, je l'ai oublié. Tout ce que je sais, c'est qu'on ne s'en défait pas. Mon amour, j'aimerais tant que tu m'en donnes la clef!» Alors, elle avait un instant pris une voix d'homme: «Mais voyons, ma chérie, je ne l'ai pas! Je ne l'ai jamais eue!» Et enfin, retrouvant sa voix normale, y mettant un souffle moqueur, nasillard, *fémicide*: «Ah bon? Alors, j'ai dû l'égarer.»

On s'exclama. Artistes tant que muses. Yvan se tenait au centre de l'assistance qui applaudissait Éva (enfin, les hommes applaudissaient, car les muses, elles, pour le leur permettre, se chargeaient docilement de tenir les coupes de martini, kirs, et autres alcools). Le saxophoniste les dépassait tous d'une bonne tête chauve. Ses traits d'une beauté, d'une majesté simiesques, étaient détendus par l'amorce d'un sourire. Sa mâchoire carrée se découpait sur le noir profond et lustré de son smoking. Ses immenses mains («encore plus grandes que ma tête», dirait un jour, en rigolant sur l'oreiller, une Éva rompue d'orgasmes) étaient réunies, paume à paume, soudées, ses deux index appuyés sur ses lèvres généreuses qui, tout compte fait, avaient décidé qu'elles ne souriraient pas. Il posait sur Éva un de ces regards qui semblent vouloir conjurer jusqu'à votre être. Et Éva le regarda aussi. Elle reconnut l'apparition, entre les deux seins, du pincement familier: Yvan le Saxo avait réussi son coup. Il l'avait *aspirée*, avec ses yeux de psylle.

À cette étape de sa vie, Éva n'avait toujours pas pigé qu'une femme, pour survivre en ce monde, doit trouver le moyen d'être indivise. Et pour l'instant, l'esprit viril en elle était endormi. Ne subsistait que *l'autre*. Celle dont à force Éva ne savait plus que penser. Celle que les féministes détestaient et que les misogynies méprisaient. Celle dont on dirait toujours qu'elle est le produit d'une société phallogénique. Mais qui existait bien, pourtant. Et celle-là, la *femme surannée*, quoi qu'elle sût pertinemment qu'Yvan le Saxo *ne pouvait pas* être bon pour elle, celle-là choisit néanmoins, ce soir, sur l'estrade, transpercée par l'acineuse de son regard, de devenir *sa chose*, à lui, le saxophoniste. Bien qu'Éva et lui se fussent, jusqu'ici, à peine parlé, sinon pour s'entendre sur les modalités de la performance de la jeune femme dans le cadre des soirées mensuelles organisées

par le musicien chez lui, la réputation d'Yvan le Saxo précédait et de bien des coudées ce dernier.

(Anything to get away from those bums. You don't know what they're like!)

Il y aurait d'autres soirées comme celle-ci. Au cours desquelles les déclarations du saxophoniste, quoique proférées sur un ton infiniment tendre, s'accorderaient mal avec la dureté du regard qu'il ne cesserait, jusqu'à la fin de leurs rapports et en toute circonstance, de poser sur Éva. Par exemple, à la seconde des performances mensuelles où fut convoquée la jeune femme, juste après que celle-ci, d'un air compassé, eut proclamé sur la scène son dernier fragment (cela ne disait à peu près rien de plus original que ceci: «Elle en avait assez d'espérer des choses impossibles. Alors elle décida de laisser allonger ses cheveux»), après cette performance, donc, Yvan le saxo l'avait attirée dans un coin de l'immense *loft* et lui avait dit, sans ambages: «Éva. Je ne vous trouve pas très fair-play avec la femme en vous. Vous la réduisez. J'aimerais que vous rendiez davantage justice à celle dont on dit que vous lui ressemblez. Vous savez bien, Marilyn Monroe.»

Un autre soir Éva, soudain soucieuse de plaire à Yvan, s'était contentée de plagier Monroe, et de susurrer à l'assistance, d'une voix essoufflée, soumise: «*Saxophone players. You fall for 'em. You really love 'em, you think "This is going to be the biggest thing since the Graf Zeppelin." The next thing you know, they're borrowing money from you, they're spending it on other dames, and betting on horses.*» Cette fois, le saxophoniste avait carrément interrompu la performance en jouant, au beau milieu de l'assistance et sur celui de ses instruments dont le son était le plus strident, sa propre interprétation de *Melancholy Baby*. Lorsque Éva, hors d'elle, le lui avait fait remarquer, il avait feint l'innocence, avait déclaré qu'il croyait la lecture terminée, et l'avait entraînée, «pour se faire pardonner», dans un petit salon aux murs tendus de velours ocre. Il l'avait fait asseoir sur un petit canapé lapis-lazuli. Puis, lui retirant sa culotte, avant d'enfourer l'une de ses grandes mains entre les jambes d'Éva, il lui avait déclaré, toujours avec ce même regard de glace: «Tu n'y es vraiment pas, pauvre chérie. Et il faut que je te le dise, même si je suis bien le seul à le voir: tu es l'un des amalgames les plus monstrueux que la misogynie ait produits. Encore plus monstrueuse en raison de ta beauté et de ton intelligence. Marilyn en aurait le tournis. Tu es une spirale à deux dimensions. Tu es tout à la fois la réflexion d'un rêve de celluloid et une réflexion *sur* le rêve de celluloid. Tu te trouves intéressante parce que c'est à la mode d'être à la fois une chose et sa glose. En plus, cela t'évite de *vraiment* prendre position. Ton joli cul entre deux chaises. Norma Jean Baker, celle qui est maintenant faite d'os et de vermine, celle qui a été (contrairement à ce que tous ont fini par croire) un être de chair, un être vivant, palpable, agité, malheureux, méconnu, *cette Marilyn-là*, crois-moi, se retournerait dans sa tombe, avec ses trois dimensions ne t'en déplaîse.»

Éva n'avait pas trop compris. Mais surtout, l'orgasme infernal qu'avait fait monter Yvan avec ses doigts, avant de plonger sa tête chauve entre les jambes de la jeune femme, lui avait fait perdre le sens critique qu'elle croyait, il avait raison,

posséder en abondance, et Éva avait poussé un long cri de jouissance, strident, inélégant et comme inhumain. Dans la pièce attenante, où se déroulait la suite de la fête, on avait fait silence. Mais rien de cela n'avait freiné Yvan, qui avait entrepris de la dévorer avec talent, mesure, fougue et force saline. Pendant qu'Éva, incapable de se retenir, criait une seconde fois, elle songea: «Oh... Oh... Oooh! Je jurerais que de l'autre côté, on accompagne mon cri au saxophone!» Comme s'il avait entendu ses pensées, Yvan, se redressant à peine, chuchota à son sexe palpitant: «Tu entends? Ils t'entendent.»

Un autre soir enfin, à ce qui s'avérerait la dernière des soirées données par Yvan le Saxo, encore toute remuée par les talents *cunnilinguistiques* de celui qu'elle n'osait pas encore appeler son amant — car de nouvelles d'Yvan, depuis sa dernière performance, point — Éva avait tenté le tout pour le tout et avait déclamé, sur la scène de l'immense loft, une création faite sur mesure pour celui qui l'empêchait désormais de respirer tranquille: «Cela s'appelle *Onirisme*. Cela parle des rapports Homme-Femme dans Notre Monde où ne Règne Plus que l'Individualisme et La Haine Entre les Sexes.» Et, jetant un regard qu'elle tenta de rendre à la fois séducteur, féminin, féministe, aguichant et hargneux — mais qui au fond donnait plutôt l'impression qu'Éva souffrait de troubles digestifs —, elle poursuivit: «Alors je commence: Sans prévenir, il prit le trou dans mon ventre pour en déposer une moitié sur sa haine. Nous marchâmes vers la pluie, serrant bien contre nous nos vides assoiffés, défaillants sous le poids du néant. Nous nous aimâmes enfin en sanglotant de rage.»

Malheureusement, le poème d'Éva n'eut pas tout à fait l'effet escompté sur son évident destinataire. Nous apportons cette précision puisque, à l'exception du seul Yvan, l'assistance avait bien littéralement explosé d'admiration et de bonheur, en un tonnerre d'applaudissements auquel avaient même contribué les muses, au grand désarroi de leurs propriétaires respectifs. Puis, s'excitant et s'enflammant les unes les autres, elles avaient entrepris de se transformer en amazones. Tout le contenu de l'appartement d'Yvan y était passé: verres, vases, bouteilles, carreaux et miroirs volèrent en éclats, les toiles de «maîtres actuels» qui ornaient les murs furent lacérées, les meubles saccagés, les treize écrins de verre contenant la collection de saxophones anciens d'Yvan furent brisés, puis pillés... Et alors que les muses, une par une, quittaient les lieux en tapant du pied et en crachant sur le sol, les hommes artistes, babas, les regardaient. Une demi-heure plus tard, les lieux s'étaient vidés de tous leurs occupants, à l'exception d'Yvan, visage raidi par la colère, d'Éva, comme paralysée sur son estrade, et de l'ami Peintre Contemporain, assis seul sur les restes d'un divan, la tête entre les mains, murmurant: «Moi qui lui ai dédié toute mon œuvre, moi qui n'ai plus peint qu'elle depuis notre rencontre, comment peut-elle... Comment peut-elle me reprocher de la peindre davantage que je ne l'aime, comme si l'aimer davantage et moins la peindre pouvait être préférable!»

C'est à ce moment, avec une fermeté, une brusquerie qu'elle ne lui connaissait pas, qu'Yvan agrippa Éva par le bras et, dans un grand cri de rage, la poussa vers la porte, puis dans les escaliers qui menaient jusqu'au rez-de-chaussée de son bloc appartement, puis à travers le hall, puis sur le trottoir. Il l'avait laissée

plantée là, lui jetant presque à la figure son châle et son sac, se contentant de lui lancer cette formule qu'elle crut alors sans appel: «Les trouble-fête dans ton genre ne m'ont jamais intéressé, et elles ne m'intéresseront jamais. J'aime les femmes qui savent être des femmes. Et qui savent qu'être une femme ne veut dire ni être un homme dans un corps de femme qui méprise les femmes, ni être une femme que les hommes méprisent. *Adios, babe.*» Et il était rentré dans son immeuble avec un salut militaire. Éva, au désespoir («Comment veut-il que nous fassions cela! Plus rien n'est naturel pour nous! Plus rien gratuit! Ne savons pas même ce que "nous-mêmes" peut ou doit vouloir dire!»), Éva, donc, s'était mise à crier, à pleins poumons, là, sur le trottoir, se tirant nerveusement sur le chemisier, tombant à genoux, alors qu'éclatait l'orage: «Y-vaaaaaaaaan! Y-vaaaaaaaaan!» — «Non, mais, on n'est pas dans *Un Tramway nommé désir*, et tu es encore moins Brando que Monroe, ma pauvre!» S'était dit celui-ci à lui-même, la regardant depuis sa fenêtre. «Encore une fois, elle veut jouer un rôle d'homme!» Mais bien sûr, de cela, Éva ne sut jamais rien, puisque toute occupée à hurler et à se déchirer le chemisier sous la pluie et sous ses fenêtres, elle n'avait pas entendu le calembour triste du saxophoniste.

Flashforward. Le cri, toujours aussi strident et animal, continue d'écrocher les oreilles du lecteur pendant qu'Éva, toujours à genoux sur le pavé, semble fondre, s'affaisser, se distendre, comme une image se défait sur un morceau de pellicule-film qui brûle. Bien sûr, le hurlement de la jeune femme se confond peu à peu avec la plainte d'un saxo tristounet. Les bruits de la rue se transforment en chuchotements de commères...

Éva se tient maintenant debout dans le corridor, dominant le corps d'Yvan. Elle vient de cesser de hurler. Devant la porte vitrée de son appartement, qui donne justement sur le corridor, un attroupement de voisins voyeurs qui s'entassaient... Pyramide de têtes chercheuses, de grands yeux ébahis et de bouches en «O». C'est alors qu'Éva, comme si c'était le regard des autres qui le lui permettait, aperçoit le sang qui macule ses murs, son parquet, mais étrangement, ni elle-même, ni le corps d'Yvan. Comment cela est-il possible? Elle lui a pourtant extrait les yeux des globes oculaires! À la fourchette! De cela, elle se souvient bien. C'est pourquoi elle est prise d'une nausée incontrôlable et se précipite aux toilettes. Voilà où tout s'est joué. Alors qu'Yvan et elle prenaient un bain. La pièce est pourtant immaculée. D'une propreté clinique, chimique. Éva vomit en se demandant ce qu'elle a bien pu faire des serviettes qu'elle a utilisées, elle s'en souvient maintenant, pour nettoyer. Et pourquoi y a-t-il du sang dans le corridor, puisque tout s'est joué dans les toilettes? Comment le corps d'Yvan s'est-il retrouvé là?

(Then one morning, you wake up — the guy's gone, the saxophone's gone. All that's left behind is a pair of old socks and a tube of toothpaste all squeezed out. So you pull yourself together, you go on to the next job, the next saxophone player... it's the same thing all over again!)

«Concentre-toi, Éva. Rien qu'un petit effort...»

Lui revient, floue, l'image d'elle-même passant amoureusement une serviette humide, savonneuse, tout enduite d'une solution hydratante parfumée, sur le visage ensanglanté du saxophoniste...

Elle a sûrement appelé la police. Ou est-ce plutôt un des voisins de la pyramide de têtes qui l'a fait? «De nos jours, tout le monde a un téléphone portable», se dit Éva. «Sauf moi.» Tout ce qu'elle sait, c'est que deux types en uniforme ont enfoncé sa porte, et qu'ils se trouvent maintenant devant elle, tentant de la calmer. C'est le plus âgé des deux, un homme au bedon rassurant, à la moustache paternelle, qui parle le premier.

- Constable Raymond Biron. Voici mon collègue, le constable Fleury. Vous pensez-tu qu'on peut aller s'assise tou'é trois? Ça va aller mieux pour parler, hein?

Éva obtempère. Ils passent au salon pendant que d'autres uniformes s'affairent autour du cadavre d'Yvan. L'un des policiers a même la gentillesse d'aller à la cuisine chercher un verre d'eau glacée à Éva.

- Mamoiselle, (c'est le constable Biron qui parle), qu'est-cé qui s'est passé ici?

Éva ne songe même pas à feindre l'innocence. En son esprit se bousculent des flashes fugitifs... Les deux courtes semaines d'idylle avec le saxophoniste, puis la nuit dernière...

Biron: «Est-ce que vous voulez-tu qu'on vous fasse parler avec un pisscologue? Hein, mamoiselle?... Mamoiselle?»

Le lendemain de l'infâme soirée où il l'avait jetée hors de chez elle, Yvan était venu frapper à la porte d'Éva. Il n'avait même pas fait semblant de vouloir lui demander pardon. Et Éva ne lui avait rien demandé. Pendant les deux semaines suivantes, ils avaient passé leur temps à faire l'amour dans l'appartement d'Éva, parlant peu. Puis, par un bel après-midi humide et lourd, Yvan avait dit à sa maîtresse: «C'est drôle, de penser que nous vivons ensemble!» Éva, indignée: «Comment ça, que nous vivons ensemble! Non, mais ça va pas! C'est pas parce que tu as amené tous tes trucs ici que tu vis chez moi! Je tiens à mon indépendance, moi!» «Calme-toi», avait répondu Yvan, rieur. Puis, avec un sourire mauvais: «Vous êtes drôles, vous, les femmes d'aujourd'hui. Tout pour ne pas être prises en flagrant délit de féminité!» «Parce que pour toi, féminité et indépendance ne vont pas ensemble?» Alors, le saxophoniste avait asséné à Éva ce coup presque fatal: «Bien sûr que oui. Ce qui ne va pas ensemble, comme tu dis, c'est la féminité et la *fausse* indépendance.»

Éva avait vu rouge. Mais Yvan avait tout de suite su la calmer, en s'adressant aux restes de la femme surannée en elle, et en lui chantant, d'une voix grave, comme feutrée: «*I wanna be loved by you just you, and nobody else but you, I wanna be loved by you alone, boopooobidoo...*» Éva n'avait pu s'empêcher d'éclater de rire... puis vous devinez. Yvan s'était servi de ses talents *cunnilinguistiques* et de son doigté *paramusical* pour sceller la réconciliation. Mais le couple n'en était pas à sa dernière bataille et Yvan, dont le regard continuait de scruter impitoyablement Éva alors que tout le reste de lui se montrait d'une douceur, d'une indulgence irrésistibles, Yvan ne perdait rien pour attendre...

- Mamoiselle? Mamoiselle?

C'est le constable Biron. Il est toujours assis sur le canapé d'Éva, à côté de son collègue, et ils attendent. Éva se réveille enfin, et s'adresse aux deux constables:

- Je n'arrivais plus à supporter son regard-acinace. Et puis, il y a ces mots qu'il a proférés hier soir, que je n'ai su supporter...

Le constable Biron, tout bas, à son collègue: «Coudonc, Georges. A parle bin drôle, celle-là!» Et alors que Fleury s'apprête à répondre, Biron l'interrompt: «Chut! A va avouer!» Puis, se raclant la gorge, à Éva: «Poursuivez, mamoiselle. On vous écoute.»

- Je n'arrivais plus à supporter son regard-acinace. Et puis, il y a ces mots qu'il a prononcés hier soir, que je n'ai su supporter: «Éva, ma chérie, m'a-t-il dit, la misogynie, c'est d'abord la haine de la femme en soi.» C'en était trop, vous comprenez. C'est déjà assez difficile comme ça, sans que la vie mette sur votre chemin ce genre d'homme, ceux qui détectent en vous *et* la femme surannée *et* l'esprit viril, qui tentent de vous pousser à réconcilier les deux, comme ça, comme si c'était évident! Qui vont jusqu'à vous reprocher de ne pas l'avoir fait encore, comme si vous n'aviez pas passé le plus clair de votre temps à tenter de comprendre, à vous demander: pourquoi cette part de moi me fait-elle honte? Pourquoi la condamne-t-on? Pourquoi dois-je m'en vouloir d'être un peu *elle* aussi? Pourquoi dit-on qu'elle est un produit de la société et que je dois m'en débarrasser, tout en prétendant qu'être une femme c'est *accepter sa propre complexité intérieure*? Beurk! Ce n'est pas pour rien que les femmes les plus fortes sont aussi celles qui acceptent de se faire maltraiter par les hommes les plus imbéciles, vous savez! C'est une manière de la tuer, cette femme dont plus personne ne veut. Moi, je me suis laissée faire. On m'a manipulée, épuisée, malmenée. On m'a même battue. Et vous savez pourquoi moi, la femme post-post-moderne-à-la-noix-de-mes-deux, j'ai laissé faire ça? Parce que celle qui recevait les raclées, qu'on voulait anéantir, celle qui *se pliait*, habitait dans le même corps que l'autre, la forte, la dure, la lucide, l'*infemme*. Les deux se détestent. Chacune veut la mort de l'autre. Bienvenue chez moi, les paris sont ouverts! Qui gage? Qui gagnera? Marilyn ou Einstein? Et, d'ailleurs, entre le sage et la *bombshell*, qui est qui? Qui est le sage, et qui est la *bombshell*? Qui est *vraiment* qui? (Ici, Éva retient un sanglot.) Yvan avait raison. Je suis un amalgame, je suis un patchwork, je suis une poupée à piles déglinguée, je suis l'épouse de Frankenstein, mais je ne suis pas une femme. Je ne sais même plus ce que c'est, être une femme, sauf quand ce sont les autres qui me le rappellent soit pour me cracher au visage, soit pour m'inciter à cracher avec eux sur tout ce qui ne nous ressemble pas... mais ce *nous*, c'est quoi, au juste, hein? Vous pouvez me le dire? Je veux savoir, je meurs de savoir, aidez-moi, aidez-moi à devenir une femme, tout hommes que vous êtes!

Pendant que Fleury se gratte la tête, complètement perplexe Biron hasarde: «J'pense bin que c't'une confession, ça, là...» Ils se lèvent, et Biron se dirige vers Éva.

- On va vous amener au poste, m'dame. Veuillez tasser vos deux bras derrière vot' dos.

Puis, passant d'une main les menottes à Éva, et se saisissant de l'autre de

son talkie-walkie: «Ouais. C'est Biron. Fleury pis moi, on arrive avec la suspecte pour l'incident de la rue de L'Esplanade. A'l'a avoué. Demande au Dr Fred de se préparer à l'accueillir. A va pas fort, fort, la madame, t'sais veut dire. A'l'a des pigeons dans l'potiron...»

À la porte de chez elle, le corps d'Yvan, enveloppé de son linceul blanc, précède de peu Éva. Elle a une envie folle de prendre la belle grande main qui dépasse de sous le drap... mais ne peut pas. *Because* les menottes.

Dans la voiture de police, alors que les constables Biron et Fleury l'em-mènent au poste, Éva repense à Marilyn Monroe, à Yvan le Saxo, à la Haine entre les Sexes... et à combien, tout compte fait, elle n'a pas de chance d'être femme au début du vingt-et-unième siècle. Tout avait l'air tellement plus simple, autrefois...

(See what I mean: not very bright...I can tell you one thing, it's not going to happen to me again. Ever. I'm tired of getting the fuzzy end of the lollipop!)

Pendant qu'Éva se met à chanter doucement (*Come to me my melancholy baby. Cuddle up and don't be blue. All your fears are foolish fancies maybe. Don't you know that I'm in love with you?*), le constable Fleury, mi-ému, mi-fasciné, chuchote à son collègue, qui voit mal ce que tout cela peut bien vouloir dire: «Enwèye, mon Raymond, part les gyrophares: c'est pas tous les jours qu'on a la chance d'avoir une héroïne d'Anouilh dans not' char!» Ét le pauvre Biron, tourneboulé, de lui répondre, d'une voix sèche, indignée: «Heille, Fleury! T'es bin mal élevé! On traite pas les suspects de nouilles!»

Note: Les extraits en anglais sur les saxophonistes sont tirés du célèbre monologue «*Fuzzy end of the lollipop*», dans *Some Like It Hot*, (Billy Wilder, USA, 1959). Ils sortent bien sûr de la bouche du personnage de Sugar Kane Kowalczyk, incarné par Marilyn Monroe.